

NOM D'UN ANIMAL
ANTOINE MOUTON

Délaissant les grands axes, j'ai pris la contre-allée

A. Bashung et J. Fauque

*Paradoxalement, les institutions devraient garantir le droit
à la fragilité des individus. Le droit, en somme,
de ne pas renoncer à sa propre humanité...*

Roberto Scarpinato

La Contre Allée est une maison d'édition indépendante
qui fait confiance à votre curiosité depuis 2008.
Vous avez entre les mains la **première impression**
de *Nom d'un animal*, et nous vous en remercions.

© (éditions) La Contre Allée (2025)

Collection LA SENTINELLE

NOM D'UN ANIMAL
ANTOINE MOUTON

Nous étions chez des gens absents.

Nous étions chez des gens, les gens n'étaient pas chez eux. Nous étions venus chez eux en leur absence. Nous étions entrés dans leur absence, nous avons imaginé leur vie. Parfois nous n'avions pas besoin de l'imaginer, nous la remarquions, elle était là autour de nous. La vie des gens reste chez les gens même quand ils sont partis. Les gens partent, leur vie reste. L'absence est une belle façon de connaître les gens. J'ai connu quelques personnes qui n'étaient pas là, je les ai beaucoup aimées. Pour s'intéresser à l'autre, on n'a pas besoin qu'il soit là, on peut aussi se passionner pour la façon qu'il a de ne pas y être. On peut s'engouffrer dans la distance entre soi et l'autre, la parcourir et faire un beau voyage sans avoir parlé à quiconque. Un beau et grand voyage, d'une absence à l'autre.

Parfois je connais quelqu'un sans l'avoir vu. Je ne sais même pas son nom, mais je devine d'autres choses. Oublier le nom d'une personne me permet de mieux la connaître, je dois la désigner autrement. Et le corps n'est pas tout. Dans la présence il y a une faille. Un grand silence passe à travers. Un air glacé qui pique le nez. Parfois aussi je parle à une personne qui dort, c'est mieux pour ce que

j'ai à dire. Si elle se réveille, je continue de lui parler, mais ma parole s'engouffre dans sa faille et tombe à l'intérieur, dans le froid. Je cherche une personne absente. Même l'absence est fêlée. Elle laisse passer d'autres choses.

Je connais des gens qui n'existent pas. Je leur donne rendez-vous chez des gens absents. Nous nous asseyons en cercle. Nous posons nos pieds sur un tapis où des dizaines de pieds d'autrefois murmurent : j'y étais j'y étais j'y étais. Nous sommes entrés dans l'absence, nous ne voyons plus les gens, devinons leur histoire. Ou bien pas leur histoire, pas seulement : surtout leur façon d'être. D'avoir été. De revenir aussi. J'aime bien que les gens soient, j'aime voir quelqu'un qui fut, mais j'aime par-dessus tout chez les gens leur façon d'être. L'absence est aussi une façon d'être. Une façon de mettre du temps dans l'être. De laisser passer du temps dedans. De la distance entre soi et les autres, ou soi et son histoire, ou soi et soi. Une façon de se multiplier.

Quelqu'un d'absent est partout. Quelqu'un de présent est là. J'aime être là, mais il y a des endroits où je suis partout. Dans les endroits que j'ai quittés, je suis partout. Et je n'y reviendrai jamais.

Les gens peuvent partir. C'est merveilleux. Nous avons des pieds. Nous avons des pieds qui nous permettent de ne pas être là, pas y rester, pas seulement là, ici aussi, et puis partout : j'y étais j'y étais.

Nous marchons quelque part, et nous heurtons le pied de quelqu'un qui s'est absenté. On dit : *s'absenter*. Comme on dit : *se déguiser*. Je revêts les habits de l'absence. Ils sont pleins de temps. Je les secoue et le temps tombe. Le temps tombe comme de la lumière, comme de la poudre.

La poudre de temps se coince entre nos orteils. J'y serai. Je cours. Je vais autre part. Je parle à personne. Le silence me réveille. Je me rendors au milieu d'un mot. Je choisis le mot et je m'y allonge. *Mot* compte autant de lettres que *lit*, alors c'est assez grand. Et à la fin il y a le *t* : t'y es. Je m'allonge aussi dans une parole que personne ne prononce. Mais dans la parole je ne sais jamais où poser la tête. Je ne sais pas où donner de la tête, il y a tant d'absences. Il y a le temps qui les éloigne les unes des autres.

Nous sommes entrés dans le temps, le temps n'était pas là. Nous le comptions, il ne répondait pas. Il faudrait peut-être parler au temps autrement qu'avec des chiffres. Avec nos absences. Avec ce qui passe à travers l'absence. Avec ce qui éclot au milieu de ce qui n'est pas.

Avec tout ce qui fait défaut.

J'ai perdu mon travail.
J'ai bien cherché, je ne le retrouve pas.

Comme si le seul véritable travail
avait été d'enfourir
et perdre trace.

Employé pour disparaître.

Embauché pour faire un trou
et s'y trouver précipité.

Le travail m'est tombé des mains, où avais-je la tête ?
Faut croire que ça récalcitrait à deux ou trois endroits du
corps. Mais si j'ai regimbé c'était à mon insu. Dans l'en-
semble j'étais docile, dans le détail c'est plus mitigé. J'ai
l'estomac factieux, le poumon séditieux, la rate agitée.
Il suffit de quelques organes rétifs
pour créer une zone dissidente.

Faire efface.

Fabriquer dissipe.

Obéir dissout.

Se soumettre distrait de soi.

S'appartenir ?

Pourquoi ?

Je m'étais assis sur mes exigences. J'avais sapé mon désir, rhabillé mes attentes, coiffé mon enthousiasme. Aucun rêve n'avait jamais franchi la porte de ma chambre, aucune colère n'avait traversé les parois de mon ventre.

Je laissais le monde régner en moi
et j'allais voir ailleurs
si je pouvais être libre hors de moi.

Mais j'étais hors de moi à défaut d'être libre.

Parler m'est arrivé sans préméditation.

La faute à voir

ce qui avait lieu

et ce qui n'en avait pas.

Et puis de toute façon

les sentiments vont s'épaissir.

Or tout ce que j'ai fait, je l'ai fait avec amour.

Ça en dit long sur l'amour.

J'ai fait mes devoirs, j'ai fait l'Italie et les courses,
j'ai fait des histoires et des vagues, j'ai fait la vaisselle et
la gueule, le mariolle et le pied de grue, j'ai même fait le
mort en attendant de trouver mieux – n'y a-t-il donc rien
d'autre à vivre que faire ?

Que faire ?

Et comment le faire ?

Et qu'est-ce que je peux en dire
alors que bien souvent j'ai été tenu d'opposer
faire
et penser ?
Vivre et parler ?

Aussi j'ai fait mes heures.
Je les ai faites, chaque semaine.
Comme la poule son œuf.

Mais j'ai souvent manqué d'être.

Et j'aurai fait mon temps sans jamais en avoir.

Bonjour, je suis ministre et je cherche une contrepartie
morale à l'absence d'emploi.

Oui.

Une contrepartie morale à l'absence d'emploi.

Je vais tous vous entravailler.